

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Un romancier à suivre**  
*Une belle journée d'avance* de Robert Lalonde

Yvon Bernier

Numéro 42, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1986). Compte rendu de [Un romancier à suivre : *Une belle journée d'avance* de Robert Lalonde]. *Lettres québécoises*, (42), 21–22.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Un romancier à suivre

## *Une belle journée d'avance*

de Robert Lalonde

Robert Lalonde est un de ces romanciers québécois dont l'oeuvre, à chaque parution d'un nouvel ouvrage, gagne en intérêt et contribue de ce fait à l'illustration d'un genre actuellement en butte à bien des vicissitudes. Sans doute ce progrès tient-il d'abord et avant tout à l'écrivain lui-même qui, à l'usage, apprend son métier; il faut en outre l'imputer, pour une part au moins, aux exigences de l'éditeur qui l'a pris en charge. Les Éditions du Seuil, qui possèdent comme toute grande maison française une équipe de lecteurs dont le travail consiste à apprécier les manuscrits proposés et à en améliorer la qualité, l'ont en effet obligé à élaguer ses deux derniers romans de façon à en resserrer la trame, ainsi que l'affirmait l'écrivain dans une entrevue récente. Cette espèce de tutelle qui n'est certes pas sans dangers, mais dont a même besoin un auteur aussi chevronné qu'Anne Hébert, a produit à coup sûr de bons résultats si l'on compare *le Dernier été des Indiens* (Seuil, 1982) et *Une belle journée d'avance* (Seuil, 1986) à *la Belle épouvante* (Quinze, 1981) qui avait alors valu à Robert Lalonde le Prix Robert-Cliche dont il fut le troisième lauréat.

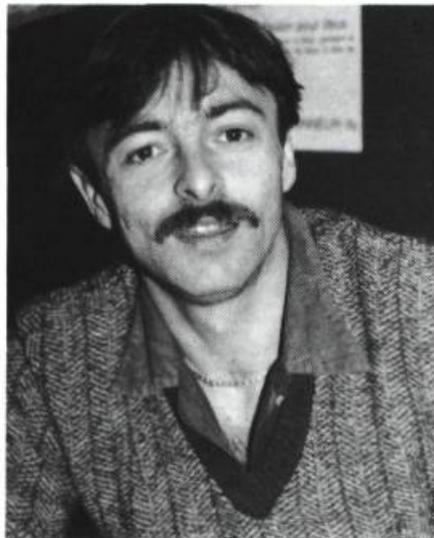
Ce premier roman se voulait une célébration de l'amour fou. Peu d'action, une intrigue à toutes fins pratiques inexistante, d'imprévisibles fragments de dialogues, mais en revanche une formidable exultation du langage dans l'exaltation des sentiments qu'éprouve pour Elle — le personnage féminin du récit n'est pas autrement identifié — le narrateur. Par moments à la frontière de l'essai et de la fiction, *la Belle épouvante* foisonne d'images, de jeux de mots, de références littéraires plus ou moins allusives, d'adages, de proverbes ou de locutions idiomatiques que l'auteur modi-

fie volontiers, avec des fortunes diverses. C'est l'élan du verbe et sa vitalité étonnante qui ont dû frapper les jurés du Prix Robert-Cliche: ils auront vu là, à juste titre d'ailleurs, un souffle prometteur. Force est de constater cependant que ces variations lyriques sur un thème unique, si virtuoses qu'en soient les modulations, finissent par devenir lassantes. L'allégresse verbale prouve néanmoins qu'on est en présence d'un tempérament d'écrivain qui, pour chercher encore sa voie, n'en possède pas moins déjà une voix.

C'est avec le passage aux Éditions du Seuil et la publication du *Dernier été des Indiens* que s'enrichit l'inspiration première. À la célébration de la sexualité libératrice obtenue par la médiation de la femme, succède une libération analogue procurée cette fois à un garçon de treize ans par un Indien à figure d'initié. Passion d'un été, marginale, scandaleuse aussi à partir du moment où le village la connaît, avec comme conséquence fâ-

cheuse que le pluriel, selon une formule chère à Cocteau, s'acharne bientôt à contrarier le singulier. Un critique du *Devoir* avait éreinté le roman de façon hargneuse, au moment de sa sortie, sur la foi d'arguments qu'il faut bien reconnaître quelquefois fondés: le «bon sauvage» opposé à la société qui corrompt, l'individualisme muselé par les instincts grégaires, le manichéisme primaire, etc., toutes choses qui gênent finalement assez peu dès l'instant qu'on s'abandonne au seul plaisir du texte, en ignorant certains partis pris ingénus et quelques points de vue abusivement syncrétiques. Le style, pour reprendre à Villalonga une définition qu'il en a donnée, est ici la sauce qui fait passer les «poisons».

*Une belle journée d'avance*<sup>1</sup>, qui paraît maintenant, s'inscrit dans la foulée des deux romans qui l'ont précédé. À *la Belle épouvante*, en effet, Robert Lalonde emprunte son narrateur écrivain et en même temps engagé dans une histoire d'amour passionné avec une femme. Pour le décor extérieur et la distribution, c'est plutôt au *Dernier été des Indiens* qu'il demande d'en faire les frais. Un village entre montagne et eau, isolé, et une figuration humaine — voire animale — toutefois plus nombreuse et surtout mieux définie dans ses fonctions sociales. Il n'est pas jusqu'à Kanak que l'on ne retrouve sous forme d'avatar dans la personne du Métis qui incarne presque à lui seul l'élément amérindien un peu mis en veilleuse cette fois. Enfin, pour ce qui a trait au temps, les deux intrigues logent dans des compartiments voisins: *le Dernier été des Indiens* s'étend sur une saison et s'achève avec la mort de Maurice Duplessis en septembre 1959; *Une belle journée d'avance* déroule une action qui tient dans la seule journée du 2 juin 1946. Il serait exagéré de parler en l'occurrence de ro-

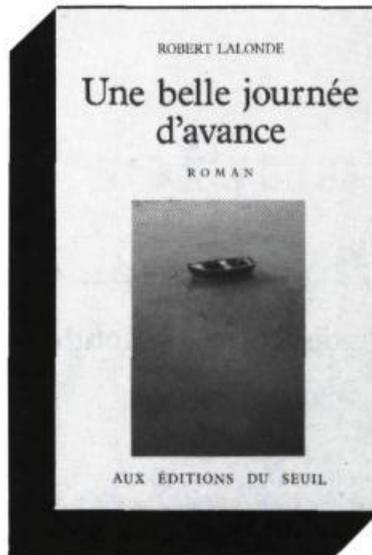


Robert Lalonde

mans gigognes, mais ce ne sont pas les filiations qui, de toute évidence, manquent entre eux.

Qu'est-ce donc que raconte, pour l'essentiel, *Une belle journée d'avance*? Trente-sept ans après qu'ils ont eu lieu, alors qu'il était encore un enfant à naître comme celui-là même qu'il est en train de faire, le narrateur évoque les événements du 2 juin 1946 et les êtres à présent disparus qui les ont vécus. Cette journée unique, il la divise en cinq temps: l'aube, l'avant-midi, l'après-midi, la brunante et la nuit, auxquels correspondent les cinq parties du roman. Quant à l'action, elle glisse, en un mouvement de va-et-vient, sur le fil tendu par le narrateur entre le présent et le passé. Dans la grande maison blanche que lui a léguée sa tante, au coeur du village originel, il retrouve le passé et du fait même se retrouve. Le livre jusqu'alors immobilisé en lui se remet à bouger par la grâce de l'enfance rendue. Les personnages en allés surgissent à tour de rôle, s'éclipsent pour revenir plus tard, selon un dessin capricieux comme dans les figures du kaléidoscope. Au résultat, cependant, les pièces du puzzle s'ajustent parfaitement les unes aux autres et livrent une histoire organisée que l'imagination du lecteur reconstruit à partir des fragments donnés au fur et à mesure.

Ce jour de juin, dont l'aube voit le retour des canards sauvages, c'est Jacob et Germain partis à la pêche, plus tard échoués sur une plage où ils s'abandonnent tendrement au désir qu'ils ont l'un de l'autre, puis engloutis dans des sables mouvants. C'est trois religieuses, unies dans la même ferveur, qui ont les secrets de leurs coeurs et de leurs corps. C'est un «barbier» dont le salon est un havre bienfaisant parce qu'y habite un homme apte au bonheur. C'est une vieille fille en détresse à cause de l'amant enfui que lui ramèneront ivre les nouveaux mariés qu'elle attendait, futurs parents du narrateur. C'est un chien abandonné qui a peur de son ombre et que nargue un chat diabolique. C'est un beau Métis qui apprivoise les bêtes et dont la présence trouble bien des êtres dans son entourage. C'est une femme que son mari pendu, qu'elle avait surpris s'ébattant avec la dernière sensualité en compagnie d'une sauvagesse, a rendue folle. C'est un narrateur pas encore au monde qui lit d'abord ces événements sur l'écran de l'avenir «avec une belle journée d'avance», puis devenu romancier, qui les ramène des



profondeurs du temps pour les raconter à la femme aimée. *Une belle journée d'avance*, c'est cela certes, mais aussi plus encore.

Avec ce troisième roman, il faut se rendre à une évidence: Robert Lalonde fait *une* oeuvre. On entend par là qu'il ne se contente pas, à chaque nouvelle publication, d'ajouter simplement un ouvrage à l'ouvrage précédent, d'ajouter banalement des livres, comme cela arrive dans beaucoup de cas. Au contraire, d'un roman à l'autre, on assiste à la construction d'un imaginaire personnel, avec ses obsessions, son réseau de signes et ses récurrences. Tout cela pourtant ne suffirait pas à constituer une oeuvre si, dans le même temps, ces acquisitions ne se traduisaient dans un langage et un style d'emblée identifiables et qui n'appartiennent déjà qu'à lui. Un talent qui se raffermir ainsi, élaboré au coeur d'un univers étroit qui s'enrichit progressivement, cela promet. On ne prête qu'aux riches, dit-on, eh bien! voici une belle occasion de placement. En engageant là un capital d'espérances, ce sont probablement les créanciers qui finiront à la longue par devenir les débiteurs. Robert Lalonde: un romancier à lire, à coup sûr, mais plus encore un romancier à suivre, car ce sorcier n'a pas épuisé les ressources de son armoire à sortilèges: il y garde sûrement en réserve d'agréables surprises pour les amateurs de fictions romanesques. □

Robert Lalonde, *Une belle journée d'avance*, Éditions du Seuil, Paris, 1986, 189 p.

**AGENCE  
DU LIVRE**

1246, rue Saint-Denis, Montréal  
Tél.: 844-6896. 844-4967